

Biennale d'art
contemporain
de Saint-Flour
Communauté

2024

ANGLARDS-
DE-SAINT-
FLOUR

BREZONS

DEUX-VERGES

LASTIC

MAURINES

PIERREFORT

ROFFIAC

SAINT-FLOUR

VÉDRINES-
SAINT-LOUP



ANGLARDS-DE-ST-FLOUR

Amandine Arcelli

BREZONS

Île / Mer / Froid

DEUX-VERGES

Marie L'Hours

LASTIC

David Blasco

MAURINES

Joachim Biehler

PIERREFORT & SAINT-FLOUR

Mathieu Ménard

SAINT-FLOUR

Dominique Rouzié

ROFFIAC

Lola Fontanié

VÉDRINES-SAINT-LOUP

Rond Point

ÉDITO

Céline CHARRIAUD
Présidente

Sophie BÉNÉZIT
Vice-Présidente Culture,
Patrimoine et Alimentation

La biennale d'art contemporain de Saint-Flour Communauté s'inscrit dans les pas de Georges Pompidou, ici sur sa terre natale et d'élection. Il n'est pas nécessaire de rappeler l'attachement à la culture contemporaine du Président dont on commémore les 50 ans de la disparition cette année. Le Centre Pompidou s'y attelle jour après jour.

Il y avait chez lui cette capacité à être en dialogue tant avec le paysan cantalien qu'avec les grands artistes de son époque et toujours dans l'écoute bienveillante. Modestement mais avec conviction, c'est ce à quoi nous nous attachons.

La biennale travaille avec les communes et leurs habitants, les entreprises et les artisans, les associations et les établissements culturels du territoire communautaire tissant des liens singuliers entre les femmes et les hommes qui en font sa vitalité. Dans la rencontre entre les artistes et les habitants, les acteurs publics et privés, l'échange vivifie les points de vue et les regards, incarnant la création dans la dimension universelle de l'échange.

Pour cette édition, les artistes sont invités à se déployer de Saint-Flour à Anglards-de-Saint-Flour, Brezons, Deux-Verges, Lastic, Maurines, Pierrefort, Roffiac et Védrières-Saint-Loup, toujours dans la perspective d'un dialogue fécond entre la création et notre patrimoine.

Les artistes ont alterné leur présence au regard de leurs projets afin de collecter les informations nécessaires. Ils sont entrés en contact avec des lieux et des personnes-ressources.

Ici, avec l'accompagnement technique de Saint-Flour Communauté afin de mettre en relief les femmes et les hommes qui œuvrent aux pratiques sportives, là avec des agriculteurs, un historien, un menuisier, une couturière. En somme, toutes les femmes et les hommes passionnés par l'histoire et les qualités du territoire. Partout, le lien s'est construit avec la participation essentielle des communes d'accueil de la biennale.

La biennale sait aussi tisser des liens avec nos grands voisins comme Clermont-Ferrand et Lyon. Au sein du jardin Lecoq à Clermont-Ferrand, des pièces conçues par les artistes du site de Brezons dans le cadre d'un échange avec Clermont-Métropole résonneront comme un appel à venir découvrir notre territoire. La biennale de Lyon a souhaité s'associer à notre collectivité. Les deux biennales ont construit un échange artistique autour d'une proposition née sur notre territoire qui sera présentée lors de la biennale de Lyon à l'automne prochain.

Nous devons être fiers de voir les métropoles s'intéresser à ce que nous nous attachons à construire année après année, à savoir être tout à la fois un territoire d'accueil culturel et d'expérimentation artistique. Peut-être qu'aujourd'hui, le regard se porte sur une ruralité qui n'a jamais manqué d'idées et d'innovations au service de la créativité.

Sachons goûter ce plaisir et durant l'été, parcourir d'un site à l'autre un patrimoine humain et bâti, remarquable et riche par sa diversité, en dialogue avec le regard unique des artistes.

ÉDITO

Christian Garcelon
Directeur artistique



Être à la mode

La mode est l'inverse du durable. Elle détermine un moment plus ou moins long où une idée, une esthétique se révèlent comme incontournable. Avec l'intuition que cela ne durera pas.

Si la ruralité est à la mode, il faut qu'elle le soit pour de bonnes raisons. Ce n'est pas la première fois qu'elle l'est. Elle le fut avec une lecture erronée et biaisée par les courants de pensée réactionnaires dans les années 1940. Elle l'a été de nouveau dans les années 1970, dans l'aventure collective de réification d'un passé paysan perçu comme heureux. Cinquante ans plus tard, la ruralité est à nouveau à la mode et cette fois-ci dans la crainte ou la peur de l'avenir, qui nous fait dire qu'en cas de soucis locaux ou planétaires, la vie ou la survie y serait plus aisée. Et quand on pense ruralité, le cortège des savoir-faire vannier, potier, bois, métal... etc., sont convoqués comme un nécessaire ; d'autant plus que le monde obsolécit de l'industrie et du pétrole nous priverait de tous biens manufacturés.

L'erreur serait de faire de la ruralité une sorte de laboratoire pour conjurer les peurs collectives face aux difficultés du moment ou du siècle ; ou pire encore, un espace autre, une sorte de terre promise. Comme tout espace, la ruralité est peuplée d'êtres, qui ni plus ni moins, ont des aspirations existentielles qui diffèrent peu de ceux qui vivent en urbanité. C'est sans doute la spécificité de notre époque. Ce qui fait peut-être sens aujourd'hui, c'est l'homogénéisation des existences et des aspirations entre urbains et ruraux. Partout les problématiques de transports, de liens sociaux, d'accès au soin, aux services publics, au numérique, à la culture, aux problèmes environnementaux émergent.

Comme l'art ne remédie pas aux maux de la ville, il ne remédiera pas plus à ceux de la ruralité car l'un comme l'autre n'ont pas besoin de remédiation mais d'attention. Et surtout pas d'une vision messianique de l'art et chevaleresque des artistes !

La ruralité n'a rien à voir avec la campagne. La campagne est une invention de la ville comme espace de détente et de loisir externe. La ruralité est tout autre. C'est un espace de vie. Avec ses tensions, ses joies et ses impasses.

La ruralité a été de tout temps un espace en mutation et en création. Des mutations, elle en a généré. Fief de l'industrie naissante grâce à l'eau et au vent, de la biologie avec le développement des semences et des hybridations entre espèces. Elle est, de fait, la source de bien des modernités. La vision d'un espace délaissé est celle de l'urbain conquérant avec un peu de remords et beaucoup de romantisme. La campagne est par essence romantique. La ruralité est une réalité vécue.

Dans l'histoire, la ruralité n'a jamais été exempte de présence artistique. Des troupes itinérantes aux artistes vendant leurs talents, les terroirs étaient visités. La ruralité n'a jamais été un délaissé. Et cela est d'autant plus saillant que les savoir-faire artisanaux sont (re)découverts et inscrits dans le champ artistique et culturel. Les pratiques artisanales initiées par des femmes et des hommes à l'imaginaire ample sont aujourd'hui observées et reconnues, et réitérées par les artistes actuels.



Depuis plus de douze ans la biennale questionne ce que signifie aujourd'hui la présence de l'artiste en ruralité et non à la campagne et encore moins en villégiature. Avec le postulat que les ruraux n'ont rien demandé mais ont, ici, le simple plaisir et parfois l'étonnement qu'on puisse s'intéresser à eux, pour ce qu'ils sont.

Les artistes qui participent à l'aventure, perçoivent le caractère singulier de l'action, non comme un a priori mais comme une expérience vécue auprès des gens, des paysages, des habitudes et des histoires. L'ensemble décrit un patrimoine vivant et une terre qui l'est tout autant. L'attention portée à autrui permet d'éviter l'écueil d'une ruralité de loisir et de détente à visée urbaine.

Lola Fontanié, Marie L'Hours, Joachim Biehler, les collectifs Rond Point et Île/Mer/Froid, Amandine Arcelli, Mathieu Ménard, Dominique Rouzié, David Blasco ont rejoint la longue liste des artistes ayant participé à cette aventure.

À Roffiac, Lola Fontanié s'immisce dans les cavités bâties du village avec des boîtes à histoires et une iconographie captée ici et dans notre imaginaire collectif. À Maurines, Joachim Biehler imagine le paysage de demain en compagnie d'une perruche encore inconnue sous nos latitudes. À Deux-Verges, Marie L'Hours prend possession d'un délaissé; une petite maison qui racontera des histoires sur ses rencontres avec ceux qui vivent le territoire. À Védrières-Saint-Loup, le collectif Rond Point imagine un module comme jadis la cabane des bergers. Un module signal reprenant les formes et les couleurs observées en Margeride. À Lastic, David Blasco nous invite à des pauses, pour appréhender le paysage, entre immensité et recueillement. Le collectif Île/Mer/Froid à Brezons réitère les forces telluriques avec des formes issues de l'observation et des matières puisées sur place. À Anglards-de-Saint-Flour, Amandine Arcelli construit le vivant dans des formes en action avec le climat; absorbantes et transpirantes. À Pierrefort, Mathieu Ménard habite le verre et les façades. Elles sont là, bien présentes. À Saint-Flour, Dominique Rouzié, du haut de son regard aiguisé, donne à voir toute la force du corps allié à ses mains de sculpteur.

Enfin, dans la ville de Saint-Flour, tous les artistes sont présents dans un parcours de ville donnant l'écho à ce qu'ils ont déployé sur leurs communes. Une envie de remonter à la source.

PAR CAMILLE VELUET



Les sculptures d'Amandine Arcelli s'apparentent à des organismes entretenant des relations poreuses à l'environnement qu'ils habitent. Infiltrées par l'humidité ambiante, les lourdes poches finement nappées de poudre de basalte prélevée par l'artiste sur ce même territoire se lestent et se délestent au gré des conditions atmosphériques et des heures du jour. À l'instar d'une peau perlée de gouttelettes qui transpirent par tous ses pores, ce corps hybride respire et se meut, animé par les fluides qui le traversent de manière presque imperceptible. Emplies de silice, les goussettes longilignes qui rappellent les orgues basaltiques de la région absorbent naturellement l'eau qui vient abreuver cette créature dans un échange permanent avec le milieu qui l'accueille.

Ce matériau, dont regorgent les sols alentour, témoigne de l'attachement d'Amandine Arcelli à s'emparer des spécificités du territoire sur lequel elle s'inscrit pour concevoir ses pièces. Présenté à Anglards-de-Saint-Flour, cet agglomérat de formes suintantes qui s'impose à nous s'envisage également comme un habitacle dans lequel s'engouffrer. Dès lors qu'il entre en contact avec les parois friables de cet abri spongieux, le visiteur emporte avec lui des particules de la roche volcanique qui l'habille. C'est ce même matériau que l'on retrouve dans l'œuvre présentée dans la ville de Saint-Flour. Cape à échelle humaine, ce manteau-paysage à revêtir se compose d'un nuancier de sables basaltiques. Cette croûte rocheuse se conçoit alors comme une seconde enveloppe corporelle dans laquelle se lover, activée lors d'une procession le jour de l'inauguration de la biennale. Accrochée au mur à une structure faisant office de cintre, le vêtement ploie dans le vide, désormais réduit à une fonction d'apparat. L'architecture devient l'écrin de cette sculpture invertébrée, ornement nonchalamment pendu au cœur

même de la ville. Le traitement de la matière, de même que les techniques développées par Amandine Arcelli, si elles peuvent évoquer des artefacts presque archaïques, représentent une manière pour elle de déceler les propriétés des éléments naturels pour les activer de manière autre. Lorsqu'elle s'applique à reproduire le processus de concrétion du calcaire ou orchestre le transvasement de l'eau par capillarité dans des travaux antérieurs, il s'agit toujours de jouer avec la gravité et les lois physiques pour recréer les mécaniques du vivant. Autonomes, ses sculptures muent et se transforment par elles-mêmes dans une conception alchimique de la matière. Composant avec l'extérieur, ces êtres, comme dotées de fonctions biologiques, s'éveillent au contact des personnes qui les activent et de l'environnement qui les alimentent. Rassemblées sous le nom de *Poupées de loess, ton manteau est fertile*, ces deux pièces dont le titre fait écho à une sédimentation séculaire, portent en elles l'histoire des lieux qu'elles habitent autant qu'elles semblent issues de mythes vernaculaires.

PAR PHILIPPE SAULLE



S'il faut construire un four, retaper une archaïque boudineuse ou refaire un toit pour abriter l'ouvrage en cours, ces activités font partie intégrante du boulot, dans ce temps du long maintenant. Il ne peut pas y avoir d'urgence puisque les rencontres avec les choses, les paysages et les gens se font au rythme naturel. Les troncs d'arbres inspirent des céramiques, les fleurs, feuilles, racines et écorces produisent des couleurs sur de grands draps, les terres et les pierres broyées révèlent leurs teintes à la cuisson, les poudres minérales et les cendres, portées à haute température, fondent avant de vitrifier. Ce qui se produit se produit. Il n'y a pas de formes brutalement préconçues. Ils dialoguent avec les éléments, écoutent ce qu'ils travaillent. Et c'est la qualité de cette rencontre qui déterminera celle de la pièce finie. C'est une recherche d'émancipation active et adaptable, d'autonomie de décroissance, ne pas dépendre de quoi que ce soit.

C'est un paysage minéral de basaltes et phonolites, couvert sur les pentes du Plomb de profondes hêtraies. Le massif volcanique fini de s'édifier il y a quatre millions d'années. Puis il est rongé par les intempéries et les glaciations jusqu'à la dernière, il y a vingt mille ans. Elle a laissé des traces... des drumlins en forme de dos de baleine allongées, reliquats d'anciennes moraines transportées par les glaces.

Sur les pentes du Plomb, les pâturages d'estive sont un aplat vert émeraude clair au printemps où quelques burons dérivent, affleurent comme les cristaux de staurotides surgissent des gneiss. C'est là, dans un de ces burons aux portes du cirque, qu'ils se sont établis.

Sur les bords de chemins et dans les prés se dressent des trognes, souvent des frênes, émondées pour produire des rejets qui seront transformés en piquets, en fagots et en fourrage. En été, ils prodiguent une ombre épaisse pour les bêtes. En hiver, ils ne sont plus que des troncs couverts de boursouflures, cicatrices des coupes et trous utiles aux oiseaux.

Dans l'atelier, les pièces façonnées à la main au colombin s'élèvent peu à peu, hautes d'un peu plus d'un mètre, à l'échelle du bras, faites d'accidents et de rehauts. Le vocabulaire pastoral du forestier s'enrichit de celui du potier. La mémoire de formes usuelles, bols, cols, becs ou anses vient se greffer sur celles du végétal, nœuds, rejets, écorces ou racines. Séchées, puis cuites dans le four qu'elles étrenneront, elles seront émaillées avec la lave du volcan, pour un glacis noir corbeau.

Il y a dans ces trognes des rêves d'Alice, période vache de Magritte, des choses marines, des paréidolies insensées, des difformités attachantes que nos mains caressent comme pour calmer la colère. Les choucas et les buses en feront sans doute des pieux de veille...

PAR MORGANE BESNARD

Dans un village il y a une maison, une toute petite maison
Quatre mètres sur deux
Dans cette maison il y a

Le feu
pas celui qui brûle, l'autre

On y entre
On y trouve un peu de ce qu'il y a au-dehors tout autour, dans la forêt quand on va vers le Puy et avant, près des routes et dans les jardins
Les murs en pierres et mousse, le bois des arbres pour la charpente et les volets

Dans cette maison il y a

L'amie près du feu
On la salue, elle est de toutes les formes de poils, de plumes, de peaux

Une chienne – appelons-la Polka –, le lichen et les oiseaux acrobates sont passés par là reste leur douceur décalquée sur le mur

Dans cette maison il y a

Des souvenirs
en forme de bibelots nichés dans les murs épais
Une odeur
pot-pourri «sous-bois» mélangée à celle du café chaud

Tout est à portée de mains dans cette maison
C'est agencé comme dans une tête, à gauche les pensées furtives, à droites les émotions, au centre les images

On se met à table
À bout de bras on attrape livres, tasses, fleurs et napperon

On est bien

C'est parti

En tournant les pages apparaissent couleurs en pagaille, crayonnés pastels, taffetas soyeux, enduits poncés et chansons griffonnées

On repense à la balade de tout à l'heure

Un rocher-géante était là: cheveux longs, nez crochu et yeux mi-clos,
tête légèrement penchée qui repose sur un chemisier vert mousse col claudine
est-ce qu'un tapis de feuilles mortes peut se porter en cape ? lui demandais-je
oui, tout se porte, avec de bons ciseaux, du fil et une aiguille

et pour les chaussures ?
semelles de granit pour la prestance

déplacement gauche deux pas
tête dans la capuche
prendre son temps*

On continue

On réveille le papillon lové entre deux pages
ses ailes comme des pétales de primevères
se détachant d'un herbier

Peut-être qu'un jour on verra
derrière des bouquets de violettes dessinés à même le mur
un nuage coloré «papillon-primevère»

Dans cette maison il y a

Un ami tarte aux fruits
il nous attendait
Des amandes pour les yeux, une fraise pour le nez
et un abricot pour la bouche
La barbe, en crème pâtissière

On grimpe à l'échelle
la tête plongée dans les bourgeons flamboyants
du printemps dernier

À l'étage de cette maison il y a

Un paysage moelleux
on s'y allonge
micro-sieste pour rêves express

avant de repartir

Quand on sort il fait nuit, ou presque
On monte dans la voiture et, juste avant
de claquer la portière,
on se retourne vers la maison

On y voit

La lueur colorée par la fenêtre qui nous fait signe,
comme pour nous dire
tu reviendras

~*~

Marie L'Hours a grandi avec ses trois sœurs et ses deux parents dans différentes régions et pays. Quand elle marche sur les hauteurs de l'Auvergne, où elle vit depuis plusieurs années, elle cherche dans les formes du paysage ses souvenirs, en couleurs et en odeurs, elle y convoque les êtres croisés et chéris, réels ou imaginaires. Quand elle dessine, écrit ou chante, elle nous guide dans une zone façonnée par tout un tas de sensations, d'images et de références. Bien assis dans une peinture, en balade dans une lecture ou une chanson, ou encore vêtus de ses costumes, nous voilà embarqués. Nous la suivons, tressant un lien entre tous ces lieux traversés comme une grande corde flottante et extensible à l'infini, prête à dévier sa trajectoire pour y ajouter une étape.

* didascalies de la performance de Marie L'Hours
Sisters douceur, La Serre, Saint-Étienne, 2023



POSITION - ORIENTATION - MOUVEMENT
PAR FABRICE MAGNIEZ

«La bonne éducation t'avait toujours ordonné de sortir de la mer avec le souci de la rendre comme elle s'était offerte à toi.

Pliant les vagues au carré, tu rangeais volontiers l'horizon blanc sous le ciel immobile, et roulais les bords des criques à angle droit, sous la lumière diaphane du printemps qui n'avait pas tardé.»



L'ASSISE

Le paysage P est vu comme une surface lisse plongée dans l'espace usuel R2. Tu occupes une position, c'est ton point de vue dans R3. Ce que tu observes, assis, est la projection de P sur un plan R3, suivant ton point de vue. Soit des collines, contours de courbes lisses. Plis généraux du paysage. Mais une intrigue surgit à la considération d'un dévers cassé par cent conifères. Une singularité – une fronce, un support de narration. Tu imagines alors un drap froissé : ta position devient composition. Tu comprends maintenant que tu n'es pas accueilli ici, mais que ton existence est un produit d'impulsions et de fréquences dont la communication concourt à l'organisation des images qui avancent vers toi.

L'INTÉRÊT DU PAYSAGE

Deux stèles. Sans doute quelque part.

Quelques mots :

(se) répartir
(dans) l'espace

Il semble que les phénomènes installés dans le paysage ne puissent être des objets d'expérience sans que les stèles et les mots inscrits en elles soient au fondement de cette expérience attendue, comme autorisant leur fonction : l'espace est étendu autour d'elles. Cette installation permet un acte d'objectivation du réel devant, de côté et derrière elle, informant nos impressions pour en faire des représentations.

L'adéquation de ces quelques mots aux choses que l'on voit, que l'on sent tout autour de nous, met à l'épreuve notre usage des fictions pour pouvoir

Ce que David Blasco nous propose avec cette installation, c'est un point de vue qui se retourne vers nous – une réflexion. Et nous transformons notre position de fait en position en acte. Nous entrons donc en situation dans la réalité, que les choses existent ou n'existent pas, qu'au loin nous percevions la rigide maigreur d'une tour carrée, alors que sa rotundité nous eût paru évidente si nous nous en étions approchés d'assez près pour apprécier sa figure originale. Nous assis là, modernes, sommes conviés par DB à abandonner la potentialité de l'espace logique pour entrer dans une actualité réelle (le monde vaut bien une volonté).

penser notre intérêt pour le paysage, le fait que nous y prenons part, que nous sommes parmi lui, qu'il nous embrasse. Ces mots nous préviennent aussi : en arrêtant notre choix pour un espace fictif au-delà des mots qu'on lit sur ces deux stèles, nous fixons derechef un étalon de mouvement pour devancer les étalons de l'espace et du temps. DB introduit ici un mode dialectique d'horizon, et de la même manière que la première proposition, les stèles appellent une seconde réflexion. Cet horizon devient profondeur en nous, voler vers lui revient à plonger en nous. Ces deux stèles et les mots inscrits en elles orientent décidément ton intérêt. Tu changeras bientôt de place

LIEU

Un moment est passé. Tu as dérivé et ce mouvement a acheté un langage renouvelé pour nommer les possibilités de vérité qui s'offrent à toi.

Soit un quadrillage de surface qui définit un lieu. Transposition formelle. Métaphore. Fascinant champ profond de conception du temps qui s'efface puis reparaît. La fouille ramène des reliquats de toi, de nous, de tout, aidée par la durée qui érode les aspects physiques de la limite (le monde vaut bien un souvenir).

Un moment passera, un événement aura procédé ta faculté d'imagination. Ta dérive prend fin et ce mouvement signe la maturité du temps à peine révolu. Tu dois à présent construire, ériger, bâtir, créer. Réduisant les objets bavards à des figures singulièrement plus discrètes que tu inventeras pour toi-même, DB nous invite à engager une énergie qui se mouvra dans le sein d'un système inédit, et cette énergie c'est ta pensée qui conquiert, essaime et féconde toujours de nouveaux territoires en amont, et élucide sa propre raison en aval. Tu vois, connaître, c'est ça : envoyer tes yeux à l'aventure dans l'espace sensible et perceptible, à la recherche de son fondement pensé.

PAR EMMANUELLE LEQUEUX



Joachim Biehler s'est mis sous les feux de l'intelligence artificielle... Et sous ces feux (d'artifice), couvent d'étonnantes images. Le monde brûle, on le sait, la presse d'actualité nous en offre chaque jour l'évidence. Alors son monde à lui brûle aussi. Mais de flammes apparemment si naïves, qu'elles en deviennent irréelles. Des cheminées de centrales nucléaires sourdent de jolis nuages moutonnants, toutes nuances de gris ; la forêt crame tout autant, troncs carbone et feux follets sur l'herbe folle ; un village est envahi d'une touffe brune, sous un soleil quasi éteint par les cendres envolées ; la campagne rougeoit elle aussi, pleine d'une grâce numérique. Une grâce qui grince : car d'où sortent ces paysages idylliquement terrifiants ? D'un logiciel créateur d'images qui a complètement digéré la notion de sublime, et avec elle toute l'histoire de l'art. C'est un tournant radical qu'a pris depuis peu Joachim Biehler : lui qui s'amusait à se créer toutes sortes d'avatars, se grimant en ses pairs du monde artistique, s'est détourné de lui-même pour frayer avec les intelligences des temps nouveaux ; « les pointer du doigt, tout en travaillant avec elles », souligne-t-il. Ainsi les exploite-t-il « pour parler du monde qui nous entoure, avec le constat amer de la répétition vertigineuse de ces images de catastrophes ». Il a testé un peu toutes les IA, il les a abreuvées de ses demandes, leur suggérant des images de presse, notamment de la catastrophe de Fukushima ou des guerres en cours. Il leur a ensuite ordonné de mimer le style du Douanier Rousseau, car « l'IA est un copiste, finalement, alors autant l'utiliser pour ce qu'elle sait faire ». Singulièrement à la marge des avant-gardes, admiré d'elles pour cette raison même, le Douanier a nourri notre imaginaire collectif de ses jungles de carton-pâte. Biehler le côtoie depuis toujours : au-dessus de son

lit d'enfant, un tableau du Douanier est placardé. Souvent, la nuit, il rêve qu'il se balade entre ses tigres et ses palmiers. Il entre dans le secret de la toile. C'est un peu ce rêve qu'il réalise aujourd'hui, à travers cette série nouvelle de Désastres. « Qu'aurait produit le Douanier Rousseau en ces temps de dérèglement climatique ? » s'interroge-t-il. De notre éco-anxiété, Biehler livre un portrait a priori léger, pop-innocent ; jusqu'à la lie, jusqu'à l'hallali, il lisse la triste solastalgie, cette angoisse, partagée par tous, de voir un monde disparaître sous nos pieds. Dans ses images imprimées sur toile, l'homme est absent, restent les dégâts qu'il cause.

Ces paysages faussement naïfs viennent enflammer cet été la biennale de Saint-Flour Communauté et les murs de la galerie Valérie Delaunay à Paris. Dans le petit village de Maurines, l'église accueille l'une de ces Saint-Jean planétaires. Elle y prend la forme d'une tapisserie de laine, tissage numérique réalisé à Aubusson d'après l'une de ses images digitales : « on passe du pixel au point de tapisserie ». Les herbes déjà se font flammèches, les flammes lèchent les arbres déjà morts, la fumée noire semble sortie d'un conte de Disney. Cerné du chemin de croix, le tissage prend des airs de jugement dernier. Décidément le désastre est photogénique... Tout comme ces perruches vertes qui envahissent en écho la cour de l'ancien cloître des Jacobins de Saint-Flour, aujourd'hui réhabilité en logement social. L'artiste a découpé leurs silhouettes, pour les laisser s'envoler sur les murs de pierre de lave. Là encore, elles cachent bien leur jeu : car cette espèce qui prolifère depuis peu en France n'a rien à faire dans notre écosystème. Elle s'avère néfaste, même, déséquilibrant le déjà fragile règne de la nature dans nos villes. Un jeu d'artifice...

SORTIR DU CLICHÉ...
PAR ANNE LESAGE



Invité en résidence d'artiste dans le Cantal, sur le territoire de Saint-Flour Communauté à l'occasion des Olympiades de la Culture 2024, Mathieu Ménard s'attarde sur des pratiques sportives peu ouvertes jusqu'à maintenant aux femmes et sur les coulisses du sport là où les regards se posent le moins.

Héritier direct d'une photographie humaniste, Mathieu Ménard s'attarde davantage sur l'humain que sur le geste. Malgré le mouvement, il s'agit bien là d'une série de portraits individuels et qui se trouvent être le plus souvent des femmes, comme souvent dans les séries de portraits qu'il réalise autour de thématiques plutôt sociales : depuis celles de *la Halte*, série sur les femmes sans-abri qui ont marqué ses premiers travaux personnels et fait de lui le lauréat du Prix Voltaire 2020 conjointement organisé par le Centre des monuments nationaux et le Festival Confrontations en pays de Gex aux *Handballeuses* et aux *Rugbywomen*.

On pourrait bien sûr penser que la vulnérabilité des unes est compensée par la combativité des autres, mais ce serait mal connaître Mathieu Ménard qui, en toute bienveillance et avec beaucoup de pudeur, aime déceler chez chacun, et en particulier chez chacune, la cohabitation de ces deux tempéraments opposés.

Ceux du sport ne sont pas tous dans la lumière mais en arrière-plan, peu visibles alors qu'ils jouent un rôle capital toujours au service du sport : musher, dresseuse de chevaux à la pratique éthologique, dameur, secouriste ou couturière... Tous, préparateurs ou sportifs, sont fortement engagés et impliqués dans une dimension sociale du sport : insérer des jeunes en centre éducatif fermé, des personnes empêchées, handicapées.

Dans cette série de portraits réalisée dans le département du Cantal, la présence de femmes s'avère une fois de plus particulièrement prédominante. Lorsqu'elles sont sportives, les femmes osent un sport qui se conjugue communément au masculin (rugby) où elles sont

pionnières dans la région et ont encore du mal à recruter dans leur équipe de bon niveau, les autres pratiquent le handball. De cette rencontre portrait et sport naissent plusieurs séries formidables : la série induit un temps long alors que le geste est furtif et ultrarapide. Les *Handballeuses* et *Rugbywomen* sont photographiées durant un entraînement : il fait sombre, la lumière du terrain découpe les visages et s'attarde sur l'arrondi du ballon, l'œil pétille, les sourires sont de la partie, promesse de prévenance et d'une certaine sensualité qui soudainement se heurte à la dureté des gestes et des déterminations qui n'épargnent ni rien ni personne et ne s'économisent pas. Ce contraste devient une sorte d'oxymore visuel : sourire et hardiesse, douceur et intransigeance, respect et domination. Ces portraits en série sont non seulement ceux de chaque personnalité, mais constituent un corpus : le portrait d'une équipe, d'une chaîne d'individualités œuvrant dans une même direction avec des valeurs communes : solidarité et partage.

Car dans ce corpus précisément c'est la dimension sociale qui s'exprime prioritairement. Un socle capital pour Mathieu Ménard qui connaît le sens du mot partage. Cet ancien instituteur devenu photographe après avoir été dix ans éditeur considère que le sujet doit impérativement être traité dans toute sa profondeur et qui, pour ce faire, met en pratique l'indiscutable consigne laissée par Henri Cartier-Bresson : « Photographier c'est mettre sur la même ligne de mire la tête, l'œil et le cœur »*.

En l'occurrence, Mathieu Ménard vise plutôt bien.

* In. *De qui s'agit-il ?* Henri Cartier-Bresson

MOUVEMENT SYMPHONIQUE N.2 PAR DANIEL CLAUZIER



En 1928, Arthur Honegger compose *Rugby* (*Mouvement symphonique n.2*). Dans ce célèbre morceau au sujet moderne, le compositeur suisse traduit avec toute l'ampleur orchestrale la fougue puissante et désordonnée d'un match, inspiré de ceux du XV de France qu'il allait voir au stade Yves du Manoir de Colombes.

C'est la retransmission télévisée d'un match de rugby qui devient, quelques décennies plus tard, le point de départ de la descendance artistique de Dominique Rouzié. Comme Honegger elle est fascinée par le sport sur le petit écran, sa sensualité brutale, ses mêlées, ses envols, ses fléchissements. On songe à Nicolas de Staël décrivant à René Char un match de foot au Parc des Princes: «Entre ciel et terre, sur l'herbe rouge ou bleue, une tonne de muscles voltige en plein oubli de soi avec toute la présence que cela requiert en toute invraisemblance. Quelle joie! René, quelle joie!»

La vision télévisuelle devient le sujet une petite gravure précieuse. L'événement, filmé de très loin et en plan fixe comme à l'époque (et en noir et blanc), ne pouvait que traduire le mouvement général du jeu. Des petites fourmis noires qui bougent, sautent, se regroupent et se séparent. Ainsi, la mêlée et le joueur solitaire qui tient le ballon (un des seuls ballons dans toute la production de l'artiste!) deviennent des petites silhouettes dans un stade simplifié qui pourrait être un paysage de Munch.

Puis le rugbyman est sorti de l'écran, il a proliféré. Représenté seul, il est néanmoins formé d'une mêlée de courbes et de coques. S'il a grandi, il a en revanche conservé son anonymat, son identité n'a aucune importance. Dans les multiples dessins, peintures, sculptures de l'artiste, la figure du joueur devient un signe, un gabarit d'où partent les ramifications de la création dans toutes les matières. Loin du culte du héros sportif superstar, les figures naviguent sans cesse entre forme unique et accumulation. Et ce joueur doit s'adapter à tout: du bronze au papier de soie, de la fonte d'aluminium à la pointe sèche. Il ne lutte jamais contre la matière dont il est fait, mais semble se soumettre aux aléas des matériaux et des désirs de l'artiste. Il est porté en triomphe dans un bronze récent, évocateur presque parodique de trophées sportifs des années 1930. Mais avant il aura vécu gravé au fond de boîtes de gâteaux en métal, voire, écorché tel un lapin, dans des barquettes plastiques ornées de codes-barres que l'artiste, avec son humour habituel, souhaite exposer au rayon boucherie du Leclerc du coin... quelle joie, Minouche, quelle joie!

Lola Fontanié

QU'EST-CE QU'ON DÉGUISE, EN DEHORS DE CORPS
PAR LOUISE PORTE

Au moment où tu m'écris, je suis entourée de sorcières et je lis cette phrase de Starhawk « nous sentons notre propre valeur quand nous aidons à donner forme aux choix qui nous affectent [...], quand nous nous connectons à une autre personne [...] et faire un travail qui signifie quelque chose pour nous ».

À ce même moment, j'entends que *travailler est un devoir*, et je choisis d'aller voir la performance d'une amie, Célia, plutôt que d'aller au travail. Je me trouve plongée dans un univers qui me fait penser à toi, entourée d'un colporteur d'histoires vêtu de vert, qui est à la fois le passé, le présent, le futur.

Ça me rappelait lorsqu'on s'est rencontrées, au bout d'un monde. Tu me lisais un extrait du *Caliban et la Sorcière*, de Sylvia Federici, qui expliquait le lien entre le besoin de repeupler le pays, l'interdiction de l'avortement, l'église. Hier, l'IVG a été inscrit dans la Constitution.

Tu me parles de ton projet, une série de miniatures où chacune représente le décor d'une fête ; ces fêtes sociales et occidentales, qui proviennent de différentes époques, et qui au fil du temps sont réappropriées par le système capitaliste en place. À la base, ce sont des rituels qui servent à porter chance. Des marqueurs temporels qui correspondent aux saisons.

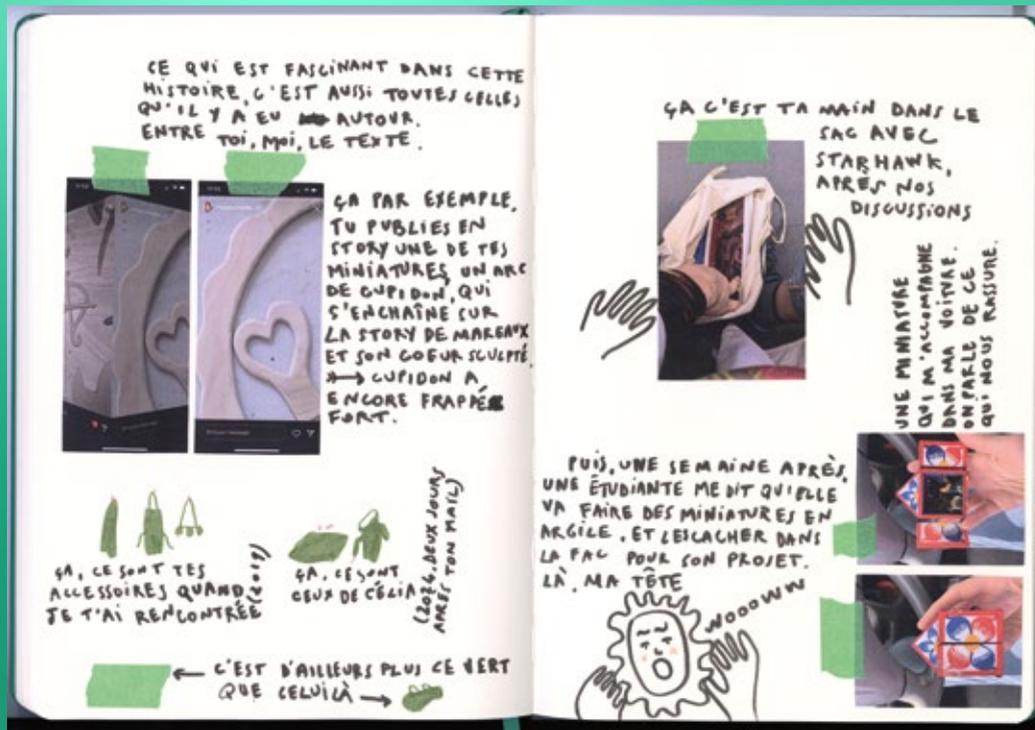
Ici, tu places ces miniatures dans un paysage où l'on pourrait passer à côté. Ne pas les voir. Ne pas les consommer. Déposées dans les alcôves, les scènes deviennent comme les visages de la ville. Est-ce que ce sont leurs costumes ?

Dans les scènes que tu composes, les formes ont plusieurs modes de lecture et sont reliées au hasard et à la chance. Une flamme devient une queue de sirène, un trèfle un cœur. Tu me dis vouloir écrire espoir sur une tombe. On parle du lien entre la vie la mort. Qu'est-ce qu'on fait d'un espoir enterré ? Pour autant, ce n'est pas fatal. C'est comme le feu, brûler pour reconstruire. On parle de ce besoin de croire. La miniature, c'est aussi ce besoin-là. C'est pouvoir emporter avec soi un souvenir matérialisé. Faire exister ce quelque chose autrement. On change son échelle, mais pas son impact.

On parle de ces systèmes de représentation. Cette théâtralité dans laquelle nous jouons nos rôles. Des rôles. Ces fêtes, ce sont des moments sociaux où les règles ne s'appliquent pas de la même manière. On peut enfreindre les lois. On peut brûler la tête du président. Les rôles peuvent s'inverser.

Et à ce moment-là, c'est ok. C'est ok parce que c'est Carnaval. Parce que c'est Halloween. C'est Noël, la Saint-Valentin, ou Pâques. On croit que c'est ici qu'on inverse les rôles, dans lesquels on se place le reste du temps. Au bureau. À la maison. Costard cravate. Assurance vie. Ma femme. Mes enfants. Mon capital. Mon hachis parmentier. Ma bataille.

Tu nous emmènes dans un parcours chronologique où ces marqueurs temporels se rencontrent. Le carnaval cohabite avec la Saint Valentin. Et en fonction de là où arrive-je, l'histoire ne sera pas la même. C'est l'histoire dans l'histoire qui s'écrit. Ce qui m'a surprise, dans ce chemin d'écriture, c'est tout ce qu'il y avait sur son passage et qui me reliait à toi. C'est de me rendre compte que j'avais des miniatures qui m'accompagnaient dans chacun de mes espaces, elles permettent de croire en *quelque chose*, c'est qu'à chaque fois que j'ai écrit, c'était la tempête, le vent soufflait fort, rafale 100 km/h, que j'ai commencé à écrire un lendemain de Carnaval et terminé un lendemain de Pâques. Arrête de vouloir voir la fin, mais bien tout ce qui compose l'aventure. Tu me dis, le parcours de la vie, c'est aussi relié à des marqueurs temporels. Finalement.



Collectif Rond Point

MÉTA-CABANE
PAR CAROLINE BOUGOURD

«Les cabanes ne nous abritent que pour mieux nous exposer au monde, à la nature qui nous entoure, mais aussi à notre nature, enfin celle que nous pensons être la nôtre en tout cas.»¹

Ce que nous propose le collectif Rond Point n'est pas une cabane. Ou pas seulement. Même si l'intérieur et l'extérieur s'échangent en permanence, même si sa taille réduite évoque une petite construction précaire.

Ce n'est pas non plus un bivouac. Mais on pourrait presque s'y lover pour quelques heures. Peut-être même y trouver refuge pour une nuit entière.

Ce n'est pas un lit clos. Pourtant, la cavité intérieure rappelle l'espace anthropomorphe de ce mobilier rural invitant au sommeil en position assise.

Ce n'est pas une roulotte. À moins que l'on y ajoute des roues.

Ce n'est pas un belvédère. On peut toutefois s'y adosser pour contempler le paysage naturel de Védrières-Saint-Loup et de son étang.

Ce n'est pas un cocon, une coquille ou toute autre fossilisation d'une enveloppe.

Alors est-ce un abri ? Est-ce une cachette ? Une aire de jeu ? Une sculpture ? Peut-être un peu de tout cela à la fois.

L'installation de Florian Chevillard et Joris Favennec, fondateurs du collectif Rond Point, déjoue les certitudes, se dérobe à une définition trop arrêtée, trop limitante. Le terme de micro-architecture pourrait convenir, mais il énonce surtout une échelle, et n'engage ni des usages, ni un imaginaire.

En y regardant de plus près, le dispositif semble familier, il rappelle l'écosystème dans lequel il est installé. Les structures, les motifs ou les systèmes sont empruntés à la ferme Allègre de Loubaresse. Le lichen, récolté depuis des siècles en Margeride pour la parfumerie, semble aussi vouloir intégrer la structure dans le milieu. La volumétrie des constructions environnantes en granit se retrouve également dans la silhouette générale. Le collectif Rond Point a adopté une approche vernaculaire, en collectant les savoir-faire, formes et structures issues du territoire et de son histoire.

Mais la référence principale se situe dans les fascinants abris de bergers mobiles que l'on trouvait en Margeride lorsque le pastoralisme amenait les bergers à la transhumance. Il s'agissait de petites constructions sur roues que le berger poussait à chaque déplacement des moutons dont la garde lui avait été confiée. À l'intérieur, une étroite niche servait de lit, d'armoire et de garde-manger.

Auprès de leur méta-cabane, reviviscence des roulottes de bergers cantalous, le collectif Rond Point nous invite à la contemplation et à laisser place à notre imaginaire, dans un lieu où l'esprit et le corps font halte.

À vous de déterminer la nature de l'expérience que vous voulez vivre ici. Saurez-vous laisser le paysage vous traverser ? Parviendrez-vous à faire éponge avec le milieu ? Quelle histoire du passé, du présent ou du futur de la Margeride vous raconterez-vous ?

¹ TIBERGHEN, Gilles A., *De la nécessité des cabanes*, Bayard, 2019, pp. 29-30.



Les deux biennales ont souhaité s'associer autour d'un programme d'accueil artistique sur le territoire de Saint-Flour Communauté.

La biennale de Saint-Flour Communauté est le territoire d'inspiration de l'artiste Seulgi Lee pour la prochaine biennale de Lyon. Afin de préparer son intervention, l'artiste viendra découvrir les jardins et les crépuscules du territoire communautaire. Pour cela, elle sera accompagnée par les services et les associations du territoire, notamment l'écomusée de Margeride, le Pays d'art et d'histoire et l'Observatoire d'Astrophysique Cézallier-Cantal.

La population sera invitée durant l'été à rejoindre les observations et les déambulations de l'artiste jusqu'au samedi 14 septembre où, à l'écomusée de Margeride, Seulgi Lee invitera le public à partager un consommé des légumes des jardins du territoire.

Empruntant ses techniques à l'artisanat et son vocabulaire aux objets du quotidien, Seulgi Lee réalise des œuvres aux formes épurées et colorées, qui interrogent les notions de transmission orale, de culture immatérielle et de système du langage. Travaillant en étroite collaboration avec des artisan·es de différents pays, elle convoque des savoir-faire et des expertises professionnelles, récolte des récits et des motifs, et recherche des gestes collectifs qui traversent plusieurs cultures. Elle développe une pratique orientée vers des actions simples et collaboratives, invitant régulièrement le public à participer à l'élaboration ou à la consommation de l'œuvre.



Saint-Flour Communauté et Clermont Métropole construisent des synergies territoriales autour d'une convention de réciprocité ayant comme levier la culture. Ainsi, les acteurs culturels sont invités à échanger des programmes et des actions conçues sur l'un des territoires et à faire écho sur l'autre.

Les Arts en balade et la biennale d'art contemporain de Saint-Flour Communauté se sont associés pour proposer une résidence de création à un collectif d'artistes invité par la direction artistique de la biennale.

Le collectif s'est installé au printemps dans le jardin Lecoq durant plusieurs semaines. Le collectif, constitué de Boris Geoffroy et d'Hugo Lemaire, a utilisé des morceaux d'un séquoia récemment coupé dans le Jardin et mis à disposition. Ils ont travaillé dans l'ancien garage du Chalet Lecoq, lieu de la résidence.

Leur travail sera visible jusqu'au 22 septembre faisant écho à leur production présente à la biennale sur la commune de Brezons à côté de Pierrefort (Cantal); une invitation à aller voir la Biennale d'Art Contemporain de Saint-Flour Communauté de juillet à septembre 2024.



Les Hôtes 2024

« On nous a souvent demandé si, au départ, on dessinait les formes.

Non, pas vraiment, il y a la volonté de pratiquer des creux où s'asseoir, de la place pour un ou plusieurs corps. Que ce soit des sculptures qui permettent l'expérience de la rencontre avec l'arbre.

Les assises, les dossiers, les accoudoirs forment aussi des corps, des corps abstraits, des corps qui accueillent d'autres corps.

Le jardin est un genre de sanctuaire. Les arbres qui le peuplent vivent au contact des générations d'usagers et de jardiniers, c'est le lieu où la rencontre s'opère. Il est aussi une parabole, celle d'un espace clos dont l'humanité a la charge : le jardin planétaire.

Aborder cette matière, en ces lieux, cela n'a rien d'anodin. Nous nous y sommes mis avec humilité. Pour parler de notre manière de travailler, nous disons souvent que le faire, la fabrication, guide les formes et la réflexion.

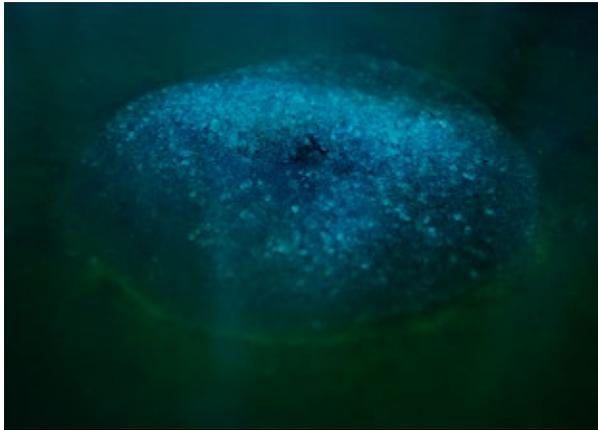
Travailler avec cet arbre, et dans le contexte du jardin, a engendré ces formes, fait surgir mille sensations et mille pensées.

Ainsi, quelque part, grâce à ces six reliques, cet arbre, ce séquoia géant âgé de plus de 120 ans perdure, sous une forme nouvelle, que nous avons voulue à la fois collective et intime ».

ÎLE / MER / FROID

Sérigraphies

Le Fonds Chemin d'art est une collection qui se constitue biennale après biennale. Les artistes invités à produire une œuvre dans l'espace public le sont également à créer une œuvre graphique, sous la forme d'une sérigraphie. Cette année neuf œuvres complètent le fonds. Toutes témoignent du rapport que l'artiste a tissé avec les lieux. Ainsi, après leur passage et leurs créations, les sérigraphies seront les supports à se souvenir de l'aventure partagée avec eux, les habitants, les paysages et les récits.



VDJA.TO.ME\
AMANDINE ARCELLI



SANS TITRE
ÎLE / MER / FROID



SE RÉPARTIR DANS L'ESPACE
DAVID BLASCO



DISASTER (AFTER HENRI ROUSSEAU)
JOACHIM BIEHLER



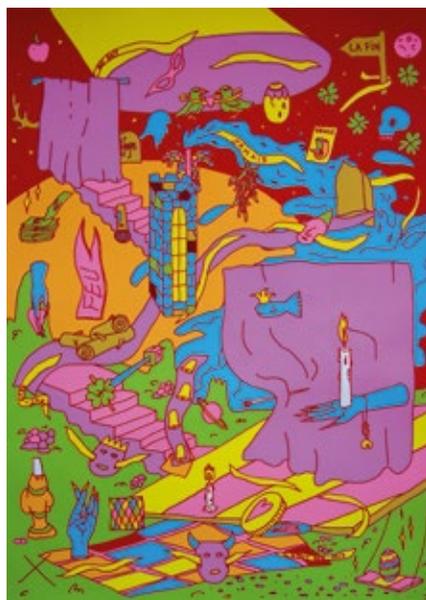
POLKA
MARIE L'HOURS



FLANELLE
MATHIEU MÉNARD



LES PETITS
DOMINIQUE ROUZIÉ



IL ÉTAIT UNE FOIS
LOLA FONTANIÉ



ÉLÉMENTS
COLLECTIF ROND POINT

REMERCIEMENTS

Amandine Arcelli, Joachim Biehler, Marie L'Hours, Lola Fontanié, David Blasco, le collectif Île/Mer/Froid (Boris Geoffroy et Hugo Lemaire), Dominique Rouzié, Mathieu Ménard et le collectif Rond Point (Joris Favennec et Florian Chevillard) remercient l'ensemble des communes accueillantes ainsi que les personnels de Saint-Flour Communauté, des communes et toutes les personnes qui ont participé à cette aventure artistique :

Céline Charriaud, Présidente de Saint-Flour Communauté, maire de Neuvéglise-sur-Truyère
Sophie Bénézit, Vice-Présidente Culture, Patrimoine et Alimentation, maire de Saint-Martin-sous-Vigouroux
Bernadette Resche, Conseillère communautaire déléguée Lecture publique et Structures muséales
Roland Brunel, maire d'Anglards-de-Saint-Flour
Olivia Gueroult, maire de Brezons
Pascal Poudevigne, maire de Deux-Verges
Serge Talamandier, maire de Lastic
Pierrette Beauregard, maire de Maurines
Philippe Mathieu, maire de Pierrefort
Ghislaine Delrieu, maire de Roffiac
Philippe Delort, maire de Saint-Flour
Jean-Marc Boudou, maire de Vêdrines-Saint-Loup

L'ensemble des élus communautaires et municipaux

Christian Garcelon, directeur artistique
Sandrine Daurell, Laurie Gacon, Alexandra Toccaceli, médiation Pays d'art et d'histoire de Saint-Flour Communauté

Marie Champagnac, administration de la biennale
Nathalie Chavarroche, directrice du Pôle Culture et Patrimoine

Les services techniques de Saint-Flour Communauté et de la ville de Saint-Flour
Les services de communication de Saint-Flour Communauté et de la ville de Saint-Flour
Les personnels de l'OMJS
Les personnels de l'Écomusée de Margeride
Les personnels du musée d'art et d'histoire Alfred Douët et du musée de la Haute-Auvergne
Les personnels des communes

Les professeurs des écoles, les professeurs et les élèves du territoire
Les associations, et l'ensemble des personnes élus, commerçants, particuliers

Remerciements aux partenaires institutionnels :

L'État, DRAC Auvergne-Rhône-Alpes,
La Région Auvergne-Rhône-Alpes
Le Département du Cantal
Saint-Flour Communauté
La ville de Saint-Flour

Remerciements aux partenaires :

La biennale de Lyon
Les Arts en Balade de Clermont-Ferrand, la ville de Clermont-Ferrand et Clermont Métropole
Fondation CEPAL pour l'art, la culture et l'histoire
La librairie « La cité du vent »
L'Office municipal de la jeunesse et des sports
Écomusée de Margeride



Conception graphique: **Maxisouk**

Achevé d'imprimer en France sur les presses de **escourbiac** l'imprimeur au cœur du Tarn, en juin 2024.

